

eu un seul instant de malaise et d'inquiétude en face du dogme catholique. Moi, je passe indemne au milieu des fausses séductions du monde, quelles qu'elles puissent être. Si l'on regarde de près, on s'aperçoit aisément qu'ils n'ont pas grand mérite à n'être troublés ni dans leur esprit ni dans leur cœur. Leur esprit une fois pour toutes enfermé dans l'orthodoxie, il ne s'est jamais ouvert aux bruits du dehors, ni prêté à l'étude des objections qui retentissent de toute part, ni incliné vers des âmes en détresse pour comprendre leurs tourments et essayer de les soulager. Leur cœur... Eh! mon Dieu, personne n'a songé à leur en disputer la sérénité facile. Personne ne s'est porté vers eux sous l'impulsion d'un attrait ressenti et ne leur a fait la moindre avance.

Et tandis que, ainsi satisfaits de ce qu'ils sont au point de vue de la fermeté de leur foi et de la décence de leur vie, ils se félicitent, ils n'ont aucun scrupule de dénigrer journellement leur évêque et leurs supérieurs hiérarchiques, ni de médire de leur prochain, à commencer par leurs confrères, ni d'être ridiculement vains de leurs succès s'ils en obtiennent, ni d'être honteusement jaloux s'ils n'en ont pas, ni de se laisser envahir par le goût du lucre. Que sais-je? C'est une pitié en somme que l'ensemble de leurs tendances et la médiocrité de leurs sentiments. Mais ils sont d'une croyance et d'une correction morale exemplaire! A leurs yeux, cela suffit.

Eh bien, non! cela ne suffit pas. L'Évangile se prononce catégoriquement. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere*¹.

Passons. Le péché grave, quelle que soit sa provenance et sa nature, une fois réprimé dans ses habitudes, une fois évincé de sa vie, — ce qui est, Dieu merci, le cas le plus accoutumé, — le prêtre devra, les yeux fixés sur la sainteté du Christ, s'efforcer généreusement à lutter contre les fautes légères, contre les péchés véniels. De l'aveu de tous les maîtres de la vie spirituelle, la délicatesse de conscience nous est demandée, messieurs et vénérés confrères, nous est commandée. Un parti pris de négligence, une incurie systématique sur ceux de nos devoirs dont la transgression ne nous expose pas au malheur du péché mortel, seraient on ne peut plus répréhensibles. Outre que nous courrions le danger, à nous faire cette casuistique commode, d'être entraînés vers le mal caractérisé et grossier, la seule théorie du « moins possible » acceptée, consentie, tenue pour sage, suffirait à nous rendre réellement coupables. Chaque infraction prise en détail est un désordre minime, soit; mais l'état d'âme que le relâchement organisé et voulu suppose, est mauvais. Non, il n'est pas admissible que, dans la poursuite courageuse du bien où nous nous sommes engagés, nous rabattions tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, de notre

¹ Matth. xxiii, 23.

bonne volonté et de notre générosité première. Notre Maître adoré, notre grand modèle ne cesse pas de nous dire : *Sequere me*. Nous cessons, nous, de l'entendre, de le comprendre, de le suivre. Que de milliers de résistances accumulées sur notre route nous empêchent d'être à lui, l'empêchent d'être à nous, entravent cette désirable et sainte union qu'il a daigné nous offrir : *Vos in me, et ego in vobis*¹.

Avant que la retraite ne s'achève, ayons le courage, messieurs, de scruter à fond notre situation intime. Faisons justice des paresse, des tiédeurs, des médisances, des familiarités, des sybaritismes, des rancunes, des convoitises, des vanités, de toutes les habitudes répréhensibles que nous appelons fautes légères et qui se sont introduites un peu partout dans notre vie accoutumée. Qu'il soit bien entendu que nous ne nous en accommodons pas, que nous en souffrons au contraire, que nous en gémissons, que très sincèrement par respect pour notre vocation, par attachement pour Jésus-Christ, nous voulons lutter contre leur envahissement fatal. Nous n'y réussissons pas pleinement, cela est certain. Mais au moins nous ferons preuve de bon vouloir, et le Père des cieux, témoin de nos efforts, dira de nous à notre tour : Ce prêtre m'est cher, je mets en lui mes complaisances, je l'appelle mon fils bien-aimé parce qu'il s'es-

¹ Joan. xiv, 20.

saye à devenir un autre Christ : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui*.

Récitons ensemble, messieurs, laissez-moi réciter pour vous, la prière que l'Église met chaque jour sur nos lèvres à l'office de Prime, et qui résume à merveille les pensées et les dispositions que je vous suggère. Qu'il s'agisse de la fuite des fautes graves ou des fautes légères, elle est d'une opportunité parfaite, et puissions-nous prendre l'habitude de ne point la chuchoter machinalement, mais de lui donner toujours toute sa valeur :

Domine Deus omnipotens, qui ad principium hujus diei nos pervenire fecisti, tua nos hodie salva virtute; ut, in hac die, ad nullum declinemus peccatum, sed semper ad tuam justitiam faciendam nostra procedant eloquia, dirigantur cogitationes et opera. Per Dominum nostrum Jesum Christum.

II

Adversaire et antithèse vivante du péché par nature, comme la lumière l'est de l'ombre, la beauté de la laideur, l'être du non-être, Jésus-Christ n'a pas cessé, dans son enseignement privé et public, de le dénoncer et de le stigmatiser avec la plus significative énergie. D'une miséricorde

sans nom envers le pécheur, il se montrait d'une rigueur inflexible contre le péché. Les scènes évangéliques de la Samaritaine, de la femme adultère, de Madeleine, de l'enfant prodigue, de Zachée, nous donnent la mesure de sa compassion attendrie pour la faiblesse humaine. Le langage ardent qu'il tient toutes les fois qu'il parle du péché et qu'il cherche à mettre les âmes en garde contre le péché, nous révèle l'horreur qu'il en éprouve et l'effroi que la sanction dont il est menacé lui inspire. Ayant des droits imprescriptibles de Dieu sur la créature une idée exacte et adéquate, il savait dans le vrai quel désordre engendre l'opposition d'une volonté humaine à la volonté divine. Le *non serviam* délibéré et voulu de l'homme en face de Dieu, c'est un tel renversement des situations et des rôles, que l'esprit s'y perd et en demeure consterné. C'était pour Jésus le premier motif de haïr le péché, que les droits de son Père, méconnus et violés. Il le haïssait, en outre, répétons-le, à cause de ses conséquences fatales pour le pécheur. Il disait :

Quod si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum, et projice abs te; expedit enim tibi ut percat unum membrorum tuorum quam totum corpus tuum mittatur in gehennam... Et si dextra manus tua scandalizat te, abscide eam et projice abs te..., et si pes tuus te scandalizat, amputa eum; bonum est tibi claudum intrare in vitam æternam, quam duos pedes habentem mitti in ge-

*hennam ignis inextinguibilis*¹. Il disait encore : *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris*². Plutôt que de commettre le péché, exercer contre soi-même les plus durs sévices; plutôt que de le faire commettre, disparaître! Sous cette mise en scène des mutilations physiques et des submersions violentes se cache toute la pensée et toute la doctrine du Christ. Le péché pour lui, c'est le mal suprême. A vrai dire, c'est le seul qu'il faille redouter.

Eh bien! messieurs et vénérés confrères, nous aussi nous parlerons du péché avec vigueur et rigueur. *Væ mihi si non evangelizavero*³! Nous en relèverons à temps et à contre-temps, *opportune et importune*, l'idée méconnue, la notion théologique et évangélique désapprise. Le Père Faber se plaint de « l'inintelligence contemporaine du péché ». Il a mille fois raison. Ce qu'il y a de plus lamentable aujourd'hui, ce n'est pas qu'on soit pécheur, on l'a toujours été, on le sera toujours, mais qu'on ignore en quoi consiste la malice propre du péché et comment il comporte les plus redoutables conséquences, et combien il est nécessaire d'en rechercher et d'en obtenir le pardon.

Au xvii^e siècle, pour prendre un exemple qui ne soit pas trop éloigné de nous, il s'en fallait

¹ Matth. v, 29, 30; Marc. ix, 44. — ² Matth. xviii, 6. —

³ I Corinth. ix, 16.

qu'on eût en France des mœurs exemplaires. Le scandale s'étalait en haut lieu et favorisait un peu partout, en leur servant de prétexte, les transgressions du devoir. Quand les favorites du roi très chrétien se succédaient à la cour, les courtisans ne se gênaient guère pour en prendre à l'aise avec la morale et les saintes obligations du foyer. Admire et regrette qui voudra cet âge d'or : je me permets, pour ma part, de le juger sévèrement. Mais encore est-il que ces gens-là, du monarque aux sujets, pécheurs avérés, pécheurs publics, savaient ce que c'est que le péché, « le mal de Dieu et le mal de l'homme, » comme le leur expliquait Bourdaloue. Ils le savaient et entendaient bien ne pas mourir dans l'impénitence. De nos jours, ce qui est en péril, c'est la notion même du désordre que le péché comporte. On ne croit plus au péché. On vit dans la méconnaissance de la nature intime du péché. Toute sorte d'influences, j'allais dire de conspirations, se sont accumulées pour mener l'assaut contre la foi au péché.

Les doctrines matérialistes, et leur diffusion jusqu'aux plus humbles rangs de la société, exercent les premiers ravages. Si la liberté humaine n'est qu'un mot vide de sens, si n'importe laquelle de nos actions est fatalement déterminée en nous par une poussée et une pression de causes internes ou externes, antécédentes ou concomitantes, dont le secret nous échappe ; si la décision pratique que nous prenons en un sens ou

en l'autre, au moment même où nous la prenons, est la résultante nécessaire de ces causes mystérieuses ; si notre volonté ressemble au plateau d'une balance, toujours forcé de pencher du côté où le poids l'incline, il est clair que la question du péché ne se pose même pas. L'irresponsabilité supprime la culpabilité. Les partisans du matérialisme se félicitent de cette conséquence. Plus de mal moral, déclarent-ils, au sein de l'humanité, puisqu'il n'y a pas de choix délibéré des actes, mais une pure prédominance des causes enchevêtrées et confuses. Cela est bientôt dit, et la satisfaction qu'on éprouve à le dire reste un peu simpliste. Plus de mal moral, soit ; mais alors, au nom du même principe, plus de vertus, plus de dévouements méritoires et dignes de notre admiration. Illusion et chimère, nos enthousiasmes pour l'accomplissement du devoir quel qu'il soit, et pour ce qui dépasse le devoir, l'héroïsme. Aucun des êtres qui se donne et s'immole à une grande idée, ni la mère penchée sur des berceaux, ni la fille de saint Vincent de Paul ou la petite Sœur des pauvres, ni l'apôtre aux extrémités du monde, ni le savant à la poursuite des découvertes dont bénéficiera la société, ni le soldat sur les champs de bataille, n'ont droit à nos louanges. Ce qu'ils sont et ce qu'ils font, ils ne peuvent pas ne pas l'être et ne pas le faire. Le jeu caché des forces qui s'agitent en eux les domine et ne leur laisse rien d'autre que la passivité. Jamais la conscience humaine ne se ré-

soudra à ce sophisme, le sens intime et le bon sens protestent. Mais en attendant les revanches certaines, il serait puéril de nier qu'à cette heure le matérialisme avec ses conséquences soit très audacieux et fasse d'innombrables victimes.

A son action néfaste il faut joindre l'influence grandissante du roman naturaliste. Depuis George Sand jusqu'aux néo-païens du jour, a-t-on assez préconisé, et dans quels termes, avec quelle grâce et quelle poésie du bien dire! les exigences impérieuses, les droits sacrés, les droits antérieurs et supérieurs de la nature! Ces mal-fauteurs de plume, — et je songe malgré moi au triste vieillard qui, presque au bord de la tombe, a écrit l'*Abbesse de Jouarre*, — ne nient plus la liberté humaine; mais ils affirment qu'elle est sagement inspirée quand elle s'exerce au profit de la passion, à l'encontre des revendications du devoir; plus de devoir, là où la passion se lève et commande. Le droit, la vérité, la beauté, c'est la passion dominatrice et obéie. Oh! que de boue sous les fleurs du langage, et, parmi les âmes, que de ruines!

Ajoutons enfin que même les tentatives récentes essayées avec les meilleures intentions, et non certes sans profit, en vue de combattre le mal, le vice, les entraînements de la passion, rien qu'au nom de leurs conséquences funestes, ont pu contribuer, contribuent encore à altérer la notion vraie du péché. Après contrôle et enquêtes véridiques, la plus grande somme de prospérité

pour les individus, les familles, les peuples, se rencontre où fleurit le respect du Décalogue. Au contraire, la violation des lois révélées entraîne avec elle toute sorte de maux privés et publics. On s'est habitué à se faire de la pratique ou de l'infraction du devoir une théorie utilitaire. Ce jeune homme titré et riche, frère de l'enfant prodigue, qui se consume dans le libertinage, *devoravit substantiam suam cum meretricibus*¹, compromet sa fortune, sa santé, sa dignité, l'honneur de sa famille, les espérances de son avenir. Cet ouvrier de la ville ou des champs, devenu l'esclave de la boisson, dévore sur le salaire de ses journées l'humble budget indispensable à sa femme et à ses enfants, le vêtement et le pain qu'ils attendent. Les populations au sein desquelles de misérables calculs d'intérêt entravent la nativité normale s'amointrissent et dépérissent. Et ainsi de tout le reste. Ce qu'on met en relief, ce qu'on signale de préférence dans la croisade organisée contre les habitudes vicieuses de tous degrés et de tous noms, ce sont les avantages d'ordre matériel, d'ordre humain, qui ne manqueraient pas d'en résulter.

Cette façon d'accréditer et de susciter la résistance au mal a sa valeur. Elle intéressera, elle persuadera beaucoup d'esprits fermés à des considérations plus hautes. Mais il faut bien reconnaître qu'à ce compte, la notion exacte du pé-

¹ Luc. xv, 30.

ché n'est pas même indiquée. N'eût-il pas, humainement parlant, de suites fâcheuses, le péché, rébellion de la créature contre Dieu, est le plus grave désordre, et ce n'est pas dans le temps que ses conséquences sont le plus à craindre, mais dans l'éternité.

Au sujet de cette inintelligence contemporaine du péché, pour répéter le mot du Père Faber, je me suis quelquefois représenté de quelle façon un de nos modernes, s'il avait à le faire, parlerait du pécheur insigne que nous connaissons tous, l'auteur inspiré des Psaumes, David.

Ce serait à peu près ainsi : David, subjugué par une de ces crises de passion où l'équilibre des forces se brise, oublie son rang et sa dignité, forfait à l'honneur de sa situation, humilie et rabaisse le prestige de son autorité. Il trouble le bonheur d'autrui. Pour assouvir son désir égoïste, il sépare cruellement deux êtres qui s'aiment. Il lui faut du sang et des larmes ; il ne recule ni devant les désolations qu'il inflige, ni devant le meurtre dont il a besoin. Il s'expose à compromettre par un tel scandale la paix et la sécurité de ses États, la fortune de sa dynastie. Toutes ces choses seraient dites en très beau style. L'auteur, en cinq ou six pages, ferait un tableau animé, coloré, vivant, où la poésie du langage s'allierait à l'éloquence des protestations et au charme pénétrant de la sensibilité, et rien de plus.

J'ouvre la Bible : *Miserere mei, Deus, secundum*

*magnam misericordiam tuam, et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam*¹. David, le vrai David, s'abîme devant Dieu, dans le sentiment de sa misère, dans l'unique souci d'obtenir la pitié et le pardon que son état réclame. Et quel est, à ses yeux, son tort suprême ? S'inquiète-t-il de son péché, au nom de sa dignité d'homme, méconnue et violée, au nom de ses intérêts de souverain compromis?... au nom même de la douce félicité du prochain qu'il a abominablement flétrie?... Non, il n'a pas le loisir de s'occuper de ces conséquences secondaires et utilitaires. Il est tout entier dominé par la conscience du désordre fondamental où il s'est jeté. *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci* : Dieu, la loi de Dieu, les droits de Dieu, la majesté de Dieu, voilà où se portent d'instinct son attention et ses regrets. Il a bien osé, lui, homme, poussière et cendre vêtue de pourpre, ver de terre couronné, s'insurger contre le devoir, expression de la volonté du Très-Haut, c'est là de quoi il s'humilie et se repent. Le reste, il y songera plus tard. Mais, avant tout, il commence par ce qui mérite en effet ses premières sollicitudes et ses premiers remords.

Dix ou douze siècles avant l'Évangile, avant la théologie sur le péché, ce pécheur prend l'attitude qu'il faut prendre, tient le langage qu'il faut tenir. *Tibi soli peccavi..., malum coram te feci.*

¹ Psalm. I.

Qu'en pensez-vous, messieurs et vénérés confrères? J'ai tort de me permettre cette question, je sais bien que vous gémissiez autant que moi de l'insuffisance notoire des appréciations aujourd'hui courantes sur le péché, et que vous auriez à cœur de relever les vigoureux enseignements de Jésus-Christ, presque à toutes les pages de l'Évangile, et les enseignements, préludes des siens, du précurseur dès sa première entrée en scène sur les bords du Jourdain.

Le moyen, direz-vous, de corriger les erreurs et les ignorances de l'opinion, de lutter contre les influences de tout genre qui la faussent, de faire réapparaître et accepter l'austère vérité de la foi?

Il n'en est pas d'empirique à mon sens, ni dont il faille attendre une prompte et pleine efficacité. En face de l'imminence constatée du péril, c'est une croisade d'ensemble que nous devons entreprendre, utilisant, pour la bien conduire, toutes les occasions qui se présentent. Du haut de la chaire, au milieu des petits enfants du catéchisme, parmi les jeunes gens des patronages, les jeunes filles des congrégations, au tribunal de la pénitence, dans les visites aux malades, même dans nos rencontres familières avec les gens du monde, quand la conversation s'y prêtera, et au besoin nous l'amènerons à s'y prêter toujours, partout, nous combattons le bon combat.

Décidés loyalement pour notre compte à tenir

le plus possible le péché à distance de nos vies afin de ressembler à Jésus-Christ, *segregatus a peccatoribus*, nous mettrons aussi au rang de nos plus strictes obligations de prêtres et de prêcheurs de ce temps la dénonciation privée et publique, intime et officielle, du péché tel qu'il est en soi, conformément à la doctrine révélée.
Væ mihi si non evangelizavero!